

Daniel Lefèvre - Commentaires de poèmes

Le commentaire qui suit est le résultat du travail de Daniel Lefèvre, agrégé de lettres classiques, avec ses élèves d'hypokhâgne du lycée Malherbe de Caen.

Il est ici librement mis à la disposition des élèves de lycée, hypokhâgneux, étudiants et professeurs, pourvu que cet usage demeure dans le partage culturel gratuit, hors de toute pratique commerciale.

Jules Supervielle, *Le matin du monde*

Le matin du monde

Alentour naissaient mille bruits
Mais si pleins encor de silence
Que l'oreille croyait ouïr
Le chant de sa propre innocence.

Tout vivait en se regardant,
Miroir était le voisinage,
Où chaque chose allait rêvant
A l'éclosion de son âge.

Les palmiers trouvant une forme
Où balancer leur plaisir pur
Appelaient de loin les oiseaux
Pour leur montrer leurs dentelures.

Un cheval blanc découvrait l'homme
Qui s'avançait à petit bruit,
Avec la Terre autour de lui
Tournant pour son cœur astrologue.

Le cheval bougeait les naseaux
Puis hennissait comme en plein ciel,
Et tout entouré d'irréel
S'abandonnait à son galop.

Dans la rue, des enfants, des femmes,
A de beaux nuages pareils
S'assemblaient pour chercher leurs âmes
Et passaient de l'ombre au soleil.

Mille coqs traçaient de leurs chants
Les frontières de la campagne
Mais les vagues de l'océan
Hésitaient entre vingt rivages.

L'heure était si riche en rumeurs,
En nageuses phosphorescentes
Que les étoiles oublièrent
Leurs reflets dans les eaux parlantes.

Jules Supervielle – *Gravitations*

Jules Supervielle, *Gravitations*

Le matin du monde

Introduction

« Premiers pas de l'univers, Naissances, La création des animaux, Boire à la source »... Tous ces titres montrent Jules Supervielle comme un poète fasciné par les origines de toutes choses. Cette émotion devant tout ce qui commence, nous la retrouvons, toujours intacte et fraîche, dans un poème de *Gravitations* intitulé *Le matin du monde*.

La simplicité chantante de ces huit quatrains d'octosyllabes se révèle à l'analyse plus complexe qu'on aurait pu le croire tout d'abord. Nous y trouverons, bien évidemment, l'émerveillement devant un monde où tout est innocence, mystère et harmonie, mais aussi le « vertige » (au sens étymologique du terme) devant plusieurs « gravitations » entremêlées, et une inquiétude secrète, informulée, mais bien présente devant la fuite du temps qui passe.

I. Un poème de l'émerveillement

Dans la première édition de *Gravitations*, le poème portait pour titre *Ville natale*. Un tel titre invitait le lecteur à privilégier une lecture autobiographique et à considérer que Supervielle évoquait une aube bien précise : celle de sa naissance, dans un endroit bien précis : la ville de Montévidéo. Mais Supervielle a changé le sens de tout le poème, en changeant le titre : il ne s'agit plus seulement désormais de la naissance d'un individu, mais de la naissance de l'univers tout entier. Les mêmes mots peuvent servir à dire le premier matin d'un homme et le premier « matin du monde ».

En tirant doucement sur deux « fils » (« Matin » et « Monde ») que nous pouvons tenter de faire apparaître d'abord en quoi il est une naissance, avec tout ce que ce mot implique d'innocence et de promesse, et ensuite en quoi consiste sa dimension cosmique, qui met en scène l'univers entier, dans sa totalité et sa diversité, dans son harmonie et dans son mystère.

A) Nouveauté

Le premier verbe du texte est naissaient. Le thème du commencement déjà présent dans le titre avec le mot matin se prolonge avec des mots comme éclosion (v. 8), découvrir (v. 13). Tout le poème baigne dans une atmosphère heureuse de « première fois », lorsque la lumière est neuve, que l'habitude n'a encore rien émoussé, que le temps n'a encore rien usé et que les choses qui nous paraissent les plus ordinaires ont encore un éclat, une intensité, une nouveauté qu'elles ne retrouveront jamais plus.

B) Totalité et diversité

Ce miracle d'exister, saisi dans toute la force de son jaillissement premier, concerne l'univers entier, dans sa totalité et sa diversité. Le premier mot de la deuxième strophe est Tout. Mais cette totalité n'est pas une unité close et indivise ; elle est faite de détails multiples et simultanés : « Chaque chose... mille bruits... mille coqs... vingt rivages ... » Le miracle a lieu partout à la fois, partout en même temps. D'une strophe à l'autre, en effet,

aucun mot n'indique un avant et un après et cette poésie des commencements est d'autant plus merveilleuse qu'elle nous apparaît emplir d'un seul coup tout l'espace de la profusion d'innombrables présences.

C) Finalité et harmonie

Mais cet univers n'est pas seulement remarquable par son absolue nouveauté et sa foisonnante diversité. Il a aussi un sens, une finalité. En témoigne en particulier le retour, en trois endroits du poème, de la préposition **pour** dans son sens final. Les palmiers appellent les oiseaux « **pour** leur montrer des dentelures » ; la terre tourne autour de l'homme « **pour** son cœur astrologue » ; les femmes et les enfants s'assemblent « **pour** chercher leur âme ». Chaque chose, chaque être a donc un destin à remplir, un accomplissement à espérer. Dans cet univers où tout a un sens, tout a aussi une place et c'est sans doute pour cette raison que l'univers décrit dans *Le matin du monde* est un univers harmonieux où la communication se fait spontanément et sans effort. Les palmiers appellent de loin les oiseaux ; les femmes et les enfants s'assemblent ; le cheval et l'homme s'observent avec une curiosité exempte d'hostilité et de méfiance.

D) Évidence et mystère

Enfin, dans cet univers innocent, sans violence et sans crainte, l'évidence et le mystère se côtoient. Supervielle ne cherche pas, comme le font à la même époque, les surréalistes, à bousculer ou à disloquer la réalité quotidienne : le chant d'un coq, la courbe hésitante d'une vague, des femmes sortant promener leurs enfants, autant d'éléments familiers, auxquels les « palmiers » de Montévidéo ajoutent à peine une légère touche d'exotisme. Le monde décrit par Supervielle n'a donc rien de l'étrangeté abrupte et brutale qui caractérise, par exemple, l'univers pictural d'un Max Ernst ou d'un Yves Tanguy. Mais il est en même temps constamment imprégné de mystère. C'est ainsi que dans la partie centrale du poème, le « cheval blanc », qui se détache comme une sorte de figure de premier plan, est à la fois celui, bien réel, des pampas sud-américaines que Supervielle connaît bien, et celui qui, « comme en plein ciel », s'envole, à la manière de Pégase, le cheval sacré de la mythologie, « tout entouré d'irréel ».

Mais on ne saurait saisir dans toute son étendue **l'émerveillement** qui, de toutes parts, monte du poème, si l'on n'y ajoute pas **le vertige**, au sens premier du terme, c'est-à-dire le mouvement tournant qui anime l'univers que Supervielle nous donne à voir. C'est ce mouvement tournant que nous allons tenter maintenant de faire apparaître, en étudiant la « gravitation » à l'œuvre dans tout le poème.

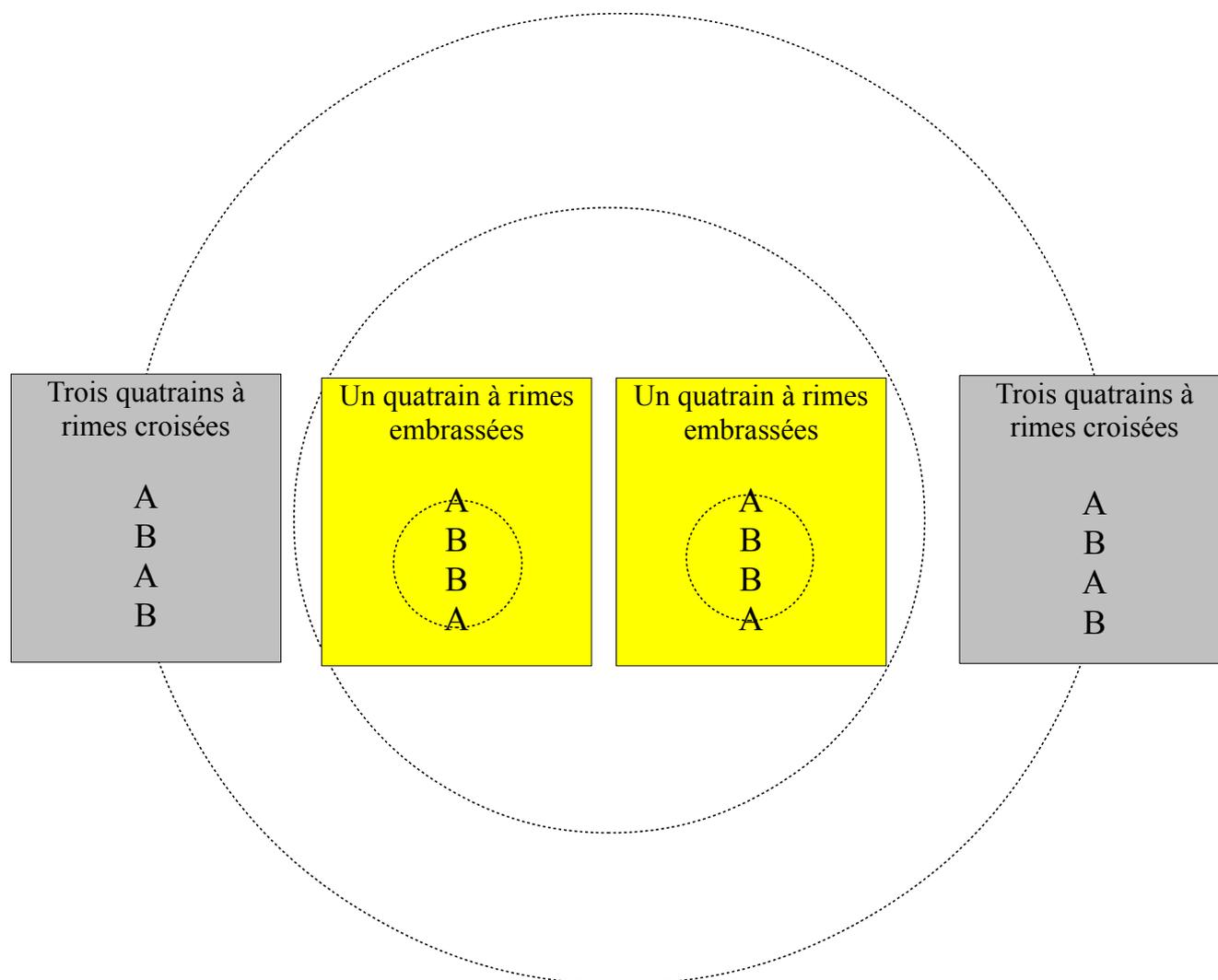
II. Un poème du vertige

A) Étude du lexique

Ce thème du cercle et du mouvement circulaire, nous le trouvons d'abord très présent dans le lexique de notre poème : l'homme s'avance « avec la terre **autour** de lui // **tournant** pour son cœur astrologue » ; le cheval est « tout **entouré** d'irréel » ; et le balancement des palmiers dans l'azur ébauche lui aussi une sorte de cercle inachevé. Mais le mot le plus significatif et le plus intéressant pour l'étude de ce mouvement circulaire est sans doute **le premier mot** du poème : « **Alentour** naissaient mille bruits ». Ce mot, parce qu'il est le premier, n'est en effet déterminé par rien. **Alentour de quoi ?** Le lecteur doit se poser nécessairement cette question, mais il ne dispose d'aucun élément qui lui permette d'y répondre. Nous ne savons pas où nous sommes et cette ignorance même nous donne une sorte d'**ubiquité**, qui va nous permettre d'être partout à la fois, et de « circuler » sans cesse dans cet espace sans limites, que le matin peuple de présences neuves et fraîches. **A chaque instant, nous sommes toujours au centre**. De ce point de vue, le poème est un de ceux qui répondent le plus directement à l'attente suscitée par le titre du recueil « **Gravitations** », mot qui désigne, comme on sait, le mouvement tournant qui meut les corps dans l'espace autour d'un centre d'attraction.

B) Etude de la structure métrique

Dans la structure métrique du poème, on retrouve cet effet de « gravitation » : aux trois premiers quatrains à rimes (ou assonances) croisées, correspondent les trois derniers, formant un ensemble de même construction et de même étendue, à une place symétrique ; au centre du poème, eux quatrains à rimes embrassées se font équilibrer, et, à l'intérieur de ces deux quatrains, la disposition des rimes embrassées crée un nouvel effet de circularité. L'ensemble pourrait être représenté par le schéma suivant :



On comprend dès lors pourquoi le titre du recueil : « Gravitations » est au pluriel : le poème est constitué non pas d'un cercle unique, mais de plusieurs cercles concentriques et forme une structure complexe d'où se dégage à la fois une impression d'équilibre et une impression de mouvement et de vertige.

III. Un poème de l'inquiétude

Cet univers euphorique d'échanges harmonieux, où tout trouve son équilibre et sa raison d'être nous apparaît comme une sorte de paradis terrestre et provoque en nous un sentiment de plénitude, de sérénité et de paix. Pourtant, une fois la lecture du poème terminée, nous sommes comme obligés de constater qu'une sorte d'inquiétude s'est mystérieusement insinuée en nous. A quoi est-elle due ? Peut-être pouvons nous tenter d'en

découvrir la cause en examinant le **jeu des temps**. **Tout le poème est à l'imparfait avec un unique passé-simple final**. C'est sur cette opposition que le poème est construit.

A) Les imparfaits

L'imparfait est en français le temps du passé inaccompli. Les choses sont présentées dans leur déroulement, la durée du poème est une durée illimitée où tout est simultané et s'accomplit dans une paix sereine et sans hâte. Quelque chose d'analogue à un effet de ralenti cinématographique donne à chaque geste une ampleur et une lenteur majestueuse. La forme progressive du verbe : « Chaque chose allait rêvant », en est, avec son léger archaïsme, le meilleur exemple. Nous sommes mis en présence d'un processus de développement inachevé qui semble susceptible de se prolonger sans fin.

B) Le passé-simple final

Mais, au milieu de ce long vol plané, survient la « chute » constituée par la dernière strophe :

« L'heure était si riche en rumeurs,
En nageuses phosphorescentes
Que les étoiles **oublièrent**
Leurs reflets dans les eaux parlantes. »

Le passé-simple est en français le temps du passé accompli. Il présente l'action comme terminée et révolue ; il nous rappelle ici que cet instant magique de l'aurore est fugitif, que le temps, un instant suspendu, s'est remis à couler. Le paradis terrestre, qui nous avait été rendu pendant un moment, est redevenu un paradis perdu. Il n'en reste au fond de la mémoire qu'un souvenir à demi rêvé, semblable au reflet des étoiles qui s'efface à l'aurore sur la surface des « eaux parlantes ».

Conclusion

A la fois confidentiel et cosmique, aussi limpide que mystérieux, ce *matin du monde*, avec des mots simples et des images presque banales, sait éveiller en nous l'émerveillement devant le miracle quotidien de chaque aurore et la nostalgie d'un paradis perdu.

Il y a sans doute, à la même époque, bien des poètes à l'originalité plus voyante, à la voix plus ample et plus puissante, aux images plus somptueuses et plus hardies. Mais il en est peu qui soient aussi attachants et qui sachent nous faire autant rêver que celui qui s'appelait lui-même dans un de ses poèmes « Modeste Super-vielle ».

Étude tirée du site

« **Toute la vie posée sur le tranchant des mots** »

Site consacré à l'œuvre poétique de **Daniel Lefèvre** et à ses travaux sur la poésie »

www.poesie-daniel-lefevre.fr

contact@poesie-daniel-lefevre.fr